

STEFANO RICCI

JE LES AI VUS

Éd. Cineteca di Bologna

04 octobre – 22 novembre 2025

Chaussée d'Ixelles 337 | 1050 Bruxelles

vernissage à Bruxelles en présence de l'artiste

le samedi 4 octobre de 11h à 20h

séance de dédicace à partir de 15h



À partir du samedi 4 octobre 2025, la Galerie Martel Bruxelles a le plaisir de présenter *Je les ai vus*, troisième exposition monographique consacrée à Stefano Ricci et première présentation de l'univers singulier de l'artiste italien en Belgique. Cette exposition réunit les dessins réalisés à l'occasion de la réouverture du cinéma *Modernissimo* de Bologne ainsi qu'*Avvistamenti*, une série de dessins plus libres, des observations improvisées qui ouvrent l'exposition à d'autres résonances poétiques et sensibles.

L'art du poster cinématographique est, forcément, un art de l'attraction — du désir, de la séduction, de l'insolite, du choc, de la surprise et de la grandiloquence chatoyante. Il a pour fonction première de prêter au vitrail du film le pouvoir d'hypnotiser les foules et de les attirer dans la salle obscure : c'est un piège lumineux, qui combine les traits du baroque religieux et des illusions transgressives et marginales inventées par les forains.

Les dessins que Stefano Ricci a produit chaque jour, durant l'année de la réouverture du grand cinéma historique de Bologne, le *Modernissimo*, ne sont évidemment pas à ranger dans cette catégorie. Les affiches de cinéma cherchent attiser la curiosité et l'envie des promeneurs, celles de Stefano s'adressent à l'intelligence et la sensibilité des spectateurs qui *ont vu le film*.

Les images que Stefano présente dans cette exposition proposent une énigme plastique, une sorte d'emblème minimaliste de chaque film *vu*, dont le *motto* serait le titre, et l'image une cristallisation de l'expérience subjective de la projection — ce qui reste du film si on devait le résumer en une figure, dans la sténographie mentale qui nous sert de scène pour se souvenir des films que nous venons de voir, des personnages de romans que nous venons de lire, et des gens que nous venons de quitter après une première rencontre.

Ces spectres aux visages lacunaires, aux silhouettes tissés d'abstractions, les anciens les nommaient *phantasiae*. Ils sont depuis toujours au coeur du travail de Stefano, bien sûr, sur le mode intime, secret, du chuchotement et du non-dit; le pouvoir de cet artiste a toujours été de rester silencieux sur certains aspects des choses qu'il voulait dépeindre ou raconter. Mais ici, l'occasion est belle d'en apprendre un peu plus sur l'expressivité de sa langue plastique, de sa sensibilité et de sa puissance d'abstraction : car nous aussi, nous avons vu ces films, dont certains comptent parmi les plus grands de l'histoire du cinéma.

En premier lieu, cette lumière, qui cache autant qu'elle ne révèle, et que l'artiste étend sur le papier par touches d'un blanc éblouissant pour évoquer le grain de la pellicule et la surface scintillante de l'écran. L'image, ici, nous parle de la *qualia* du cinéma, des affects indicibles que ce dispositif monumental (la salle obscure, le phare du projecteur, l'écran géant) module en nous photoniquement.

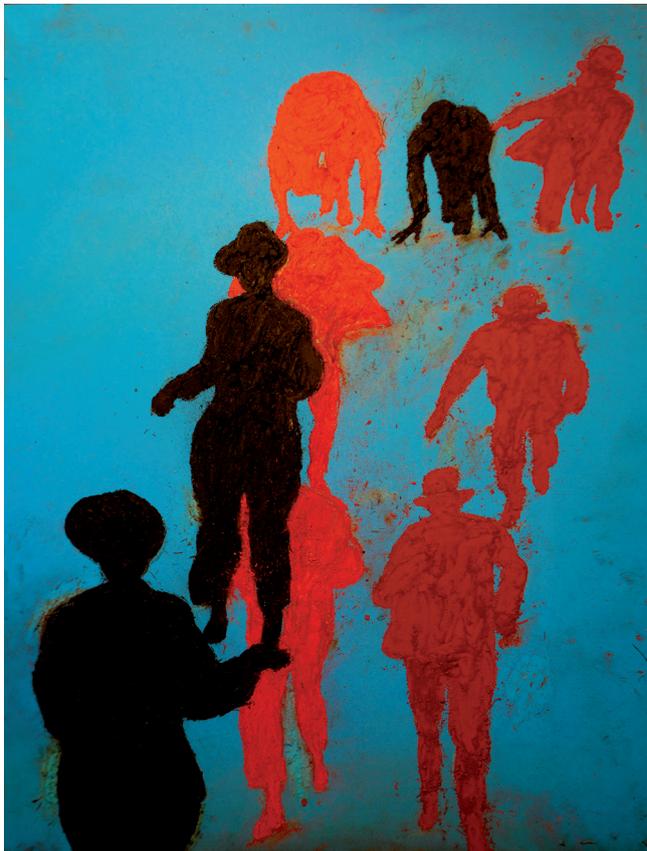
Aussi, l'empreinte du film que nous interrogeons à la sortie nous échappe-t-elle, le plus souvent, comme nous échappe, le travail du rêve à l'instant du réveil, ce précieux moment de silence que rompent toujours trop tôt les commentaires hésitants des autres spectateurs, alors que l'unité insaisissable du film se manifeste encore en nous sous sa forme la plus pure, comme une constellation d'intensités lumineuses et fuyantes : le cerne d'une silhouette rayonnante de grâce ; l'esquisse d'un geste ou d'une posture, qui nous a dit tout ce que nous devons savoir d'un personnage ou d'une situation (mais les autres spectateurs l'ont-ils perçu comme moi ? Et qu'ont-ils vu que je n'ai pas vu ?) ; ces fils invisibles de l'intrigue dont nous avons entrevu la chorégraphie secrète et le complexe système de tensions manipulé par un marionnettiste hors-champ ; ce regard, ce sourire de l'actrice agenouillée qui nous a transpercé le coeur dans *Le goût du riz au thé vert* d'Ozu...

A l'évidence, les images de *Je les ai vus* (*Li ho visti*) ne participent pas de la réclame tonitruante des affiches de cinéma. Elles invitent discrètement à prolonger le silence qui devrait suivre la projection d'un grand film, et à faire, pour soi-même ce travail d'interprétation intime qui en préserve l'empreinte énigmatique. Mais pour qui connaît l'oeuvre sobre, intrigante et enchanteuse de Stefano Ricci, ce recueil constitue aussi une sorte de clé magique, une pierre de Rosette qui en suggère le mode d'emploi. : partant de ces films *que nous avons vus*, nous en savons désormais beaucoup plus sur ceux que Stefano a été seul à voir et à imaginer

Thierry Smolderen

Relations Presse : Galerie Martel | +33 6 10 19 30 02, contact@galeriemartel.fr

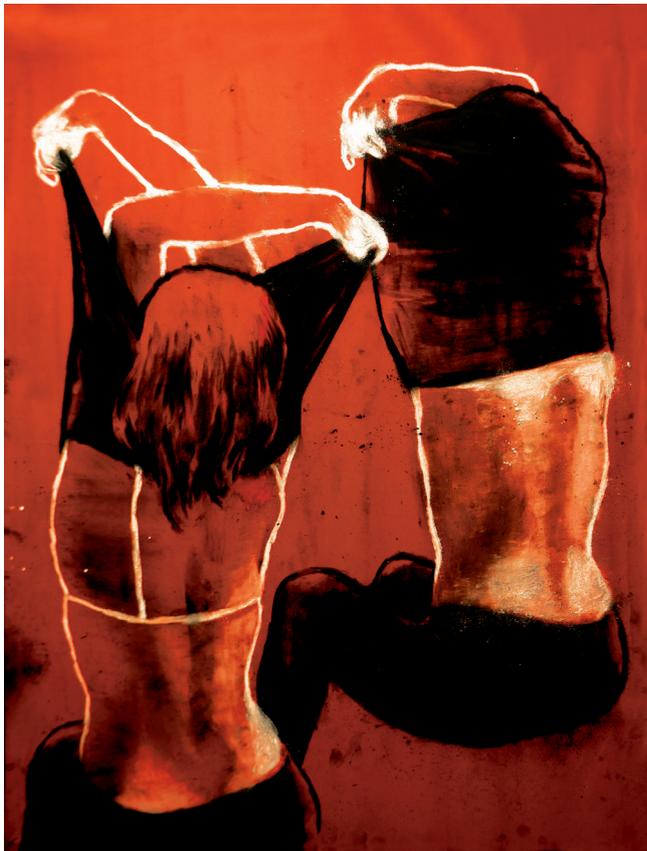
MARTEL PARIS | 17 rue Martel, 75010 Paris, France | +33 1 42 46 35 09
MARTEL BXL | Chaussée d'Ixelles 337, 1050 Bruxelles, Belgique | +32 2 721 79 57
contact@galeriemartel.fr | www.galeriemartel.com | mar - sam 14h30 - 19h



Stefano Ricci, *Jules et Jim* 1962, 2024, 52 x 68 cm, acrylique, encre de chine, tempera et pigments sur papier © Cineteca di Bologna / Courtesy Galerie Martel



Stefano Ricci, *Blow-up* 1966, 2024, 52 x 68 cm, acrylique, encre de chine, tempera et pigments sur papier © Cineteca di Bologna / Courtesy Galerie Martel



Stefano Ricci, *Les Chansons d'amour* 2013, 2024, 52 x 68 cm, acrylique, encre de chine, tempera et pigments sur papier © Cineteca di Bologna / Courtesy Galerie Martel



Stefano Ricci, *Avistamenti/07*, 2024, 59 x 21 cm, encre et peinture acrylique blanche sur papier © Sigaretten / Courtesy Galerie Martel